

était tenu à des études sérieuses qui élevaient et agrandissaient son esprit. Nous ne pouvons croire à la supériorité intellectuelle et morale du raisonneur moderne sur les créateurs de cathédrales et de châteaux, les imagiers, les tisseurs d'étoffes, les imprimeurs, les forgerons, les fouilleurs de pierre ou de bois dont les chefs-d'œuvre sont venus jusqu'à nous. Trop souvent l'ouvrier sait tout de naissance ; il ne veut rien apprendre, rien étudier ; ce qu'ont fait les anciens est méprisable ; qui commande est un ennemi ; le travail, le saint travail lui-même est un esclavage, un joug à secouer et à briser. Le bonheur, la vie, c'est le *far niente* à la brasserie, c'est le jeu, l'immoralité, l'ivresse et la dégradation.

Un jeune Lyonnais fait prisonnier par les Prussiens écrivait, en présence de la honte et de l'anéantissement de sa patrie, combien il regrettait ses cartes et sa bouteille. Du reste il s'amusait. Quel chef-d'œuvre attendre de ces abâtardis ?

A cette époque de ténèbres qui commence je ne sais où et qui se termine à 1789, les ouvriers typographes savaient le latin et lisaient le grec. Aujourd'hui, que la lumière s'est faite, on ne saurait croire l'aplomb et l'ignorance qui règnent dans la plupart des ateliers.

Nous faisions observer à un compositeur que son épreuve était chargée de corrections et entre autres qu'il n'avait pas mis de capitale à Jérémie.

— Monsieur, répondit-il avec assurance, il y a eu plus de six mille écrivains depuis le commencement du monde ; je ne puis pas savoir leur nom à tous.

Tel n'était pas l'homme vénérable qui nous occupe.

Quoique ouvrier, quoique travailleur, Bruyère était austère, digne et fier. Il obéissait au devoir, il l'aimait. Sa délicatesse était sans accommodements, son honneur sans flexibilité. Son chagrin, son ennui de toute sa vie a été de ne pas trouver dans ses compagnons, ses apprentis, ses ouvriers la même conscience délicate, la même noblesse